

PROVERBES ET ÉDUCATION DES JEUNES MPIÉMONS DE LA SANGHA-MBAÉRÉ

Mathurin SONGOSSAYE
Université de Bangui, Centrafrique
songossaye@yahoo.fr

Résumé : Les Mpiëmö sont un sous-groupe bantou concentré dans le Sud-Ouest de la République Centrafricaine. On les retrouve également dans le Sud-Est du Cameroun et dans le Nord de la République du Congo. La société traditionnelle mpiëmö fonde sa valeur la plus intrinsèque sur la communication orale. Ainsi, les connaissances culturelles se transmettent de bouche à oreille et de génération en génération à travers les contes, les proverbes, les chants rituels, etc. Ces genres oraux qui touchent à l'activité de l'homme sont avant tout un ensemble de phénomènes culturels qui mettent en relief l'usage esthétique du langage. En milieu traditionnel, les parents se servent de ces genres oraux pour éduquer les enfants afin de développer leur capacité intellectuelle et leur sens moral. Les proverbes qui nous intéressent sont employés pour renforcer les arguments et enrichir la conversation. Les utiliser avec habileté est dans la société mpiëmö un signe d'érudition et d'élégance. Mais du fait de la modernité et du manque de support écrit, ces valeurs culturelles ancestrales n'ont pas résisté à l'usure du temps. Notre souci, à travers cette réflexion, est la collecte de ce savoir diffus, pour restaurer ces valeurs qui régulaient la vie sociale. Les thèmes éducatifs constituent la toile de fond de notre analyse.

Mots clés : proverbe, éducation, jeune, famille, solidarité.

PROVERBS AND EDUCATION OF YOUNGS MPIÉMONS OF SANGHA-MBAÉRÉ

Abstract: The Mpiëmö are a subgroup of the Bantu living in the South-West of the Central African Republic. They are also found in the South-East of Cameroon and in the North of the Epublic of Congo. The Mpiëmö traditional society established its very intrinsic value on the oral communication. Thus, the cultural knowledges are transmitted on by word of mouth from generation to generation through tales, proverbs, ritual songs and so on. These oral genres which deal with the activities of man are first of all a sum of cultural phenomena that focus on the aesthetic usage of language. In the traditional environment, the parents use these oral genres to educate children in order to develop their intellectual abilities and their moral sense. Proverbs which are our concern are used to reinforce the arguments and to enrich the

conversation. Using them with skill in the Mpièmö society is a symbol of erudition and elegance. But due to modernity and the lack of written record, these ancestral cultural values did not resist the wearing effect of time. Our problem, through this thinking, is the collection of this great learning, in order to rehabilitate these values that regulate the social life. The educational themes constitute the fundamental canvas of our analysis.

Key words: proverb, education, young, family, solidarity.

Introduction

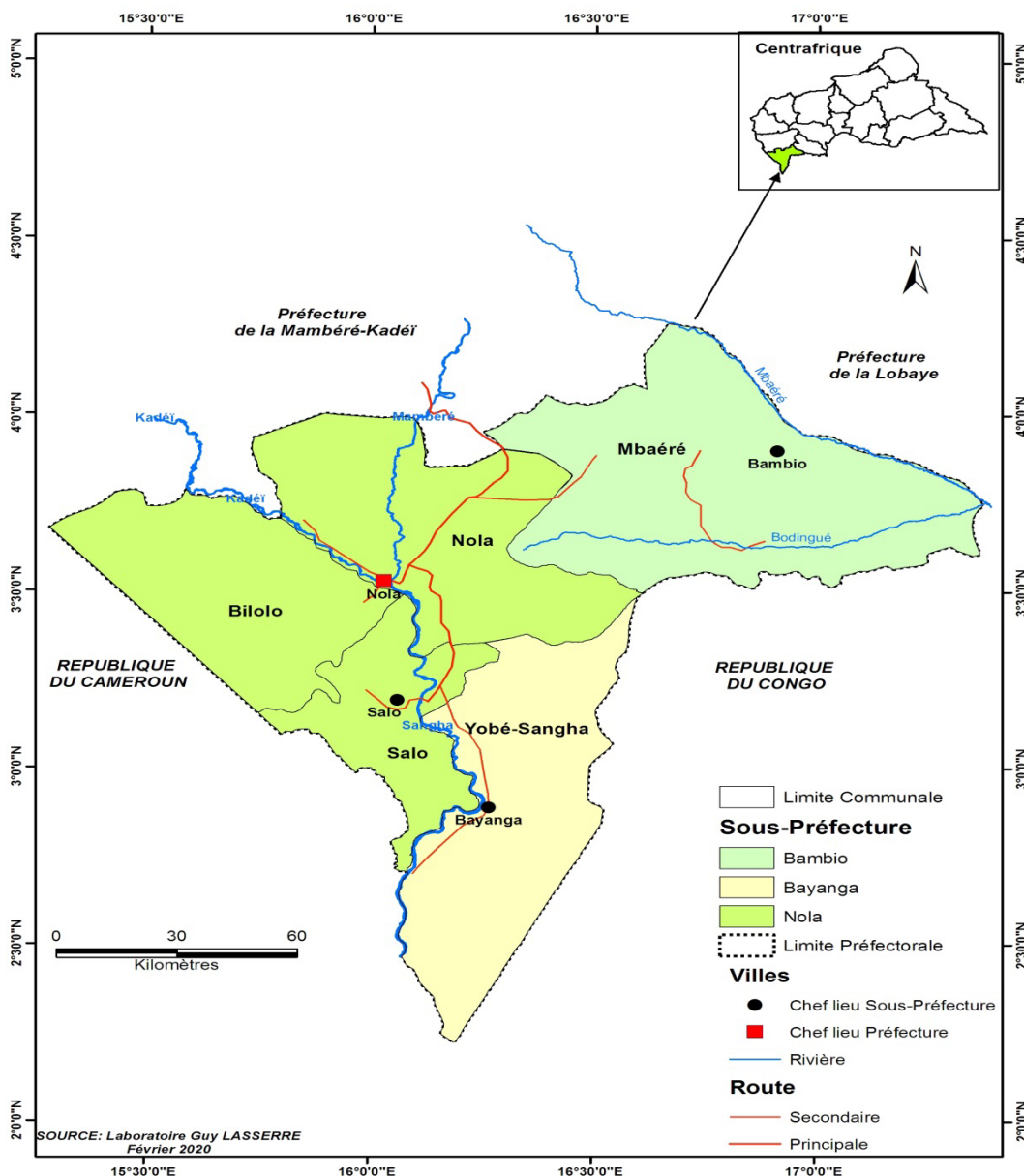
Dans toutes les communautés humaines, les parents ont ressenti un désir pressant de graver dans l'esprit un modèle précis auquel les enfants doivent en faire recours dans des situations concrètes de la vie, en fonction de leur sexe et de leur âge. À travers une série d'innombrables préceptes verbalisés, l'adulte transmet à l'enfant les valeurs auxquelles il est tenu de se conformer pour être accepté par la société. Ces valeurs trouvent leur confirmation dans le groupe d'adulte avec lequel l'enfant est en union parfaite. Ainsi, le passage de l'enfance à l'âge adulte et l'intégration des jeunes dans la société est l'un des problèmes majeurs auquel tous les groupes sociaux ont à faire face. Dans les sociétés traditionnelles de la Centrafrique, ce passage est entouré de rituels importants dont le scénario est presque identique : les jeunes sont séparés de leur famille, subissent des épreuves physiques et morales, reçoivent un enseignement et sont soumis à une mort symbolique d'où ils vont renaître comme des individus nouveaux qui seront ensuite réintroduits au cours d'une grande fête dans le groupe villageois.

Au cours de la formation, l'enseignement est donné de bouche à oreille. Dans la communauté mpièmö de la Sangha-Mbaéré, les genres oraux servent de moyen d'éducation des jeunes. Parmi ceux-ci, les proverbes ont retenu notre attention. Au demeurant, l'éducation moderne peut-elle avoir des impacts humains positifs sur l'enfant si elle n'est pas dotée d'une pédagogie qui respecte le schème moral et donc culturel de l'enfant ? Comment de nos jours actualiser l'éducation du proverbe dans le milieu mpièmö ? Et quels sont les principaux thèmes éducatifs des proverbes mpièmö ? L'objectif avoué est de montrer que le jeune mpièmö éduqué par les proverbes est un Homme qui comprend la vie dans sa complexité. Dans cette perspective, l'éducation par les proverbes est fondamentale en milieu mpièmö de la Sangha-Mbaéré. Notre réflexion s'appuie sur une recherche directe sur le terrain codifiée par une observation et des questionnaires, d'où la méthode inspirée des travaux de Stéphane Beaud et Florence Weber (2010). À cet effet, nous avons collecté une quinzaine de proverbes tirés du terroir mpièmö traitant des thèmes divers tels que la solidarité, la fidélité,

la prudence, le mariage, le courage, la famille, l’amitié, etc. Ces thématiques élucident en même temps des problèmes socioculturels et éducatifs. Pour comprendre les thèmes retenus, nous avons réuni sur le terrain des adultes avec qui nous avons eu des discussions fructueuses.

1.1 Présentation du champ d'étude

Carte : Localisation de la préfecture de la Sangha-Mbaéré



Située dans le Sud-Ouest de la République Centrafricaine, la préfecture de la Sangha-Mbaéré est limitée au Nord par la préfecture de la Mambéré-Kadéï, au Sud-Ouest par la République du Cameroun, à l'Est par la préfecture de la Lobaye et au Sud-Est par la République du Congo. Elle couvre une superficie de 18674 Km² soit 3% de la superficie de la République Centrafricaine. Elle compte 101369 habitants selon les estimations du Recensement Général de la Population et de l'Habitation de 2012 (RGPH12). Sa densité est 5,41 hbts/km². La préfecture de la Sangha-Mbaéré compte 3 sous-préfectures (Nola, Bambio et Bayanga) et 5 communes (Nola, Bilolo, Yobé-Sangha, Salo et Mbaéré). Les communes de la Sangha-Mbaéré totalisent 146 villages et quartiers. Son relief est formé des plateaux et plaines. Son climat est du type équatorial caractérisé par une longue saison pluvieuse (8 mois) et une courte saison sèche (4 mois). La végétation de la Sangha-Mbaéré est formée de la forêt ombrophile et tropophile, caractéristique de la grande forêt équatoriale. Elle possède un réseau hydrographique très dense dont les principaux sont : la Sangha, la Mambéré, la Kadéï et la Mbaéré. On y cultive le café, le tabac, le cacao, le manioc, la banane, le maïs, les arachides, les ignames, etc. L'élevage est du type domestique dominé par l'élevage de caprins, ovins, de la volaille, etc. La chasse est favorisée par la forêt giboyeuse tandis que la pêche est fructueuse grâce aux cours d'eau précités. L'enseignement est assuré dans la préfecture par les écoles publiques et privées. Les écoles privées sont gérées par les confessions religieuses et récemment quelques particuliers. Les principaux axes sont la Route Nationale 6 (RN6 ; Bangui-Berberati) et la Route Nationale 10 (RN10 ; Berberati-Nola). La route du 4^e parallèle (Bangui-Yamando. Le village Yamando est situé à 80 km de Nola). A cela s'ajoutent les routes régionales qui favorisent la communication entre les villageois. La préfecture de la Sangha-Mbaéré est située dans la région sanitaire n°2 et dispose d'un hôpital général de référence (HGR) à Nola-centre. Elle est divisée en cinq circonscriptions législatives. (Nola1, Nola2, Nola3, Bambio et Bayanga).

La Sangha-Mbaéré possède une très importante réserve naturelle, ladite réserve est inscrite sur la liste du patrimoine de l'UNESCO depuis 2014. Cette protection universelle confère non seulement au parc animalier de Bayanga une aura internationale mais aussi, soumet la population sous un projecteur nouveau et stressant pour elle, surtout au point de vue culturel et patrimonial. A cela se double un afflux important de populations allogènes à la région, phénomène remarqué depuis trois décennies. Les causes sont l'installation des entreprises d'exploitation de bois, ensuite l'ONG WWF ; toutes créatrices d'emplois. Autant les villes de Nola et Bayanga connaissent un regain touristique international exponentiel, autant ce tourisme se limite dans ses aspects culturels à l'exploitation

des bribes du patrimoine culturel. Cette exploitation culturelle infime, à la marge de l'immense production faunique dédiée à l'extérieur, sclérose non seulement cette culture mais contribue à la dénaturée par des stéréotypes culturels occidentalisés, véhiculés au sein de la population. En effet, les populations de Nola sont suffisamment diversifiées. Aux populations séculaires Baka (pygmées), Sanga-sanga, Mpièmö, Bomassa et Mpinga s'ajoutent une pléthore de groupes ethniques voisins des premiers tels que les Ngoudi, Kako, Bongondjo et Bokaré. La quasi-totalité de ces populations ont des parlers Bantu classés en A ou en C d'après la classification linguistique (Thomas et Bahuchet, 1991) et oubanguien tel que les Gbaya. Enfin, les dernières communautés d'installation coloniale ou postcoloniale sont d'origine nationale ou étrangère.

La Sangha-Mbaéré tient son nom de la rivière Sangha, qui la traverse à l'Ouest, et de Mbaéré qui la borde à l'Est. Quant aux statuts et de la classification linguistique du mpièmö, il ressort que le mpièmö est l'une des multiples langues qui constituent le groupe linguistique bantu de Centrafrique. Selon l'*Atlas Linguistique de Centrafrique* (ALC). *Inventaire préliminaire : la République Centrafricaine* (1984), ce groupe linguistique est issu du phylum Niger-Kordofan, du sous phylum Niger-Congo, de la famille Bénoué-Congo, de la branche Bantoïde et de la sous branche bantu, du groupe A et de la variété mpièmö. Les proverbes du corpus sont tous une immanence de ce groupe linguistique.

2. Approche définitionnelle et différentielle

2.1 Les types de proverbe

Le terme « proverbe » est générique, couvrant des concepts différents. Amoikon, Dyhie Assanvo souligne que le proverbe est « exprimé sous forme elliptique, imagée et souvent présenté de façon brève ou figée, le proverbe ou la parémie est un conseil de sagesse pratique, une vérité d'expériences universelle qui, aujourd'hui encore, perdure dans les sociétés à traditions orales » Assanvo (2017, p. 303). Quelques éléments permettent toutefois de différencier le proverbe des autres concepts proches, bien que la frontière séparant les uns des autres ne soit pas véritablement tranchée. De ce fait, il est mieux de faire la distinction entre proverbe et autres courts énoncés qui existent dans la langue française comme la sentence, la maxime, le dicton, le slogan et la devise. Ces différents concepts sont rarement utilisés dans la langue mpièmö. Le proverbe se définit comme « un court énoncé exprimant un conseil populaire, une vérité de bon sens ou d'expérience qui sont devenus d'usage commun. Georges Bertram Milner (1969, p. 49-70), conçoit une locution proverbiale comme étant « laconique, lapidaire et facile à retenir (...). Elle formule un message abstrait et universelle fondée sur l'expérience et l'observation ». Le proverbe est une petite anecdote se présentant entre deux

personnes très drôles dont le but est de corriger la tare de la société. Et Kétévan Djachy (2011) soutient qu'un proverbe « est une formule langagière de portée générale contenant une morale et une vérité d'expérience » Djachy (2011, p.11). De ce point de vue, chez les Mpièmö, on y ait recours quotidiennement pour éduquer les jeunes aux bonnes habitudes et comportement acceptés par le groupe social. Il y a à cet effet plusieurs types de proverbe. Le proverbe enseigne l'enfant, appelé à devenir adulte, l'amour du prochain et du travail, la prudence, la générosité, la patience et surtout le respect du bien commun. Il défend les plus fragiles, notamment les innocents, les orphelins, les veuves, les vieillards et également les enfants considérés comme première richesse de la société.

Les proverbes mpièmö occupent une place importante dans l'éducation traditionnelle. Et ceux qui en font usage sont véritablement nombreux à telle enseigne que nous ne pouvons les énumérer tous ici. Ces sujets témoignent de leur maturité intellectuelle que dans la vie quotidienne, les proverbes apparaissent et s'imposent dans toutes les actions, que ce soit à la maison, au champ, à la pêche, à la chasse et partout. L'emploi des proverbes reste considérable et oblige ainsi les enfants à rester attachés à leur tradition orale. On dira : *Mori kouang ri mpango ari pè mèlon di djo*. Littéralement traduit : celui qui passe sur le chemin ne voit pas les petits trous de la toiture. En effet, quand un homme bat régulièrement sa femme et qu'on lui demande les raisons, il peut avoir recours à un proverbe pour signifier : que vous n'êtes pas dans la maison pour voir toutes les bêtises qu'elle comment ; de même que le passant ne peut voir depuis le chemin les petits trous de la toiture d'une case. D'une manière générale, on utilise ce proverbe pour souligner que ne vivant pas dans l'intimité des gens, on ne peut pas savoir ce qui se passe et on serait forcément un mauvais juge. Toutefois, une distinction des sous-catégories des proverbes en français nous paraît ici essentielle pour éviter toute ambiguïté.

2.2 Distinction des sous-catégories des locutions proverbiales

Le proverbe est de nature didactique et métaphorique. Il est image ; c'est ce qui le distingue d'autres locutions courtes telles que la sentence, la maxime, l'adage, le dicton, le slogan, la devise, l'aphorisme, le précepte et la devinette. « La sentence exprime une courte proposition morale résultant de la manière personnelle de voir. Elle diffère du proverbe en ce qu'elle a un sens moins vulgaire et une forme plus abstraite : le proverbe éclaire la vie pratique, la sentence fait réfléchir. » Maloux (1981, p.5). Elle est aussi une décision rendue par un arbitre, un juge ou un tribunal.

*Qui ne sait pas rendre un service n'a pas le droit d'en demander.
N'accuse pas le trou si tu prends une corde trop courte.*

La maxime est la grande sentence. Kétévan Djachy souligne que :

C'est un proverbe savant. Elle a un seul auteur, tandis que le proverbe jaillit de la verve populaire. Les proverbes sont les plus proches des devinettes, c'est pour cette raison que très longtemps, ils étaient toujours réunis dans les mêmes recueils.

Djachy (2011, p. 12).

Dans cette suite logique, la devinette est un petit texte littéraire contenant un sens cryptique exprimé par une question bien rimée dans lequel les qualités de l'objet à deviner sont représentées dans la plupart des cas par une métaphore. *Toute vérité n'est pas bonne à dire* est une maxime populaire. Le dicton est un propos sentencieux largement répandu pour devenir proverbial. Exemple : *S'il pleut à saint Médard, il pleut quatorze jours plus tard*. L'adage quant à lui est une formule brève et frappante qui s'est transmise de génération en génération et qui exprime une règle de conduite pratique, une sentence. L'adage est une maxime ancienne et populaire empruntée du droit coutumier, et réservé au domaine juridique. Exemple : *Nul n'est au-dessus de la loi*. Le slogan par contre est une formule brève et frappante lancée pour propager une opinion ou pour soutenir une action. Il est réservé au domaine publicitaire, électoral. Il veut induire un comportement. En Centrafrique, le slogan de la Société Centrafricaine de Télécommunication (SOCATEL) est : *Téléphoner n'est pas un luxe*. Le slogan est proche de la phrase publicitaire. En général, la phrase publicitaire est concise et originale. Elle est conçue en vue de bien inscrire dans l'esprit du public le nom d'un produit ou d'une firme. La devise est une brève formule qui caractérise le sens symbolique de quelque chose, le principe d'une nation. *Unité-Dignité-Travail*. Telle est la devise de la République Centrafricaine. L'aphorisme résume une théorie, tire une conclusion de faits observés. L'aphorisme le plus connu est : *Chat échaudé craint l'eau froide. La critique est facile, mais l'art est difficile. Tel père, tel fils*. Le précepte énonce un enseignement d'ordre artistique, scientifique, philosophique, culinaire ou moral. *L'éducation a des racines amères, mais ses fruits sont doux*. La société mpièmö d'après nos enquêtes sur le terrain fait très rarement usage de ces sous catégories qui sont l'apanage de la culture française. Aussi, tenons-nous à reconsidérer trois définitions fondamentales de l'éducation en appui des proverbes et nous ferons mieux de commencer par le XVIII^e siècle.

1.3 Revue de la notion éducation

Éduquer, c'est développer méthodiquement les facultés ou les aptitudes mentales d'un individu par un ensemble approprié des procédés ou techniques. Elle peut être définie par opposition à la notion de dressage car l'éducation a une explication plus large. Selon l'étymologie latine du mot, *educere*, l'éducation consiste à faire sortir de l'état immature à l'état mature ou état civilisé. Il s'agit en effet de guider l'idée d'un être humain aux niveaux physique, intellectuel, moral et social. Autrement dit, l'éducation est une action ou une pratique qui consiste à guider tout le développement de l'être vers son intégration sociale. Au siècle des Lumières, Jean-Jacques Rousseau dans *Emile ou l'éducation* affirme :

On façonne les plantes par la culture et les hommes par l'éducation [...] tout ce que nous n'avons pas à notre naissance et dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation [...]. Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes ou des choses.

Rousseau (1966)

Nous comprenons ici tout l'enjeu de l'éducation qui est au fait un travail complexe impliquant de nombreux paramètres dont le but ultime est de faire de l'enfant un être de bien et un bon citoyen. Ainsi, lorsqu'un système d'éducation cherche à intégrer l'enfant, puis le jeune à son milieu ambiant, on parle de la « socialisation » de l'enfant. C'est pourquoi le sociologue Emile Durkheim définit comme suit l'éducation :

L'éducation est l'action exercée par les générations adultes sur celles qui ne sont pas encore mûres pour la vie sociale. Elle a pour objet de susciter et de développer chez l'enfant un certain nombre d'état physiques, intellectuels et moraux que réclament de lui et la société politique dans son ensemble et le milieu social auquel il est particulièrement destiné.

Durkheim (1976, p.47)

De ce fait nous sommes d'avis que l'éducation traditionnelle a sa place et son fondement dans le milieu social où l'enfant est appelé à évoluer. Nous savons que la population de la Sangha-Mbaéré est fortement marquée par l'analphabétisme et se fonde sur des pratiques ancestrales pour éduquer les enfants. L'éducation traditionnelle détermine les différentes phases de la vie de l'enfant depuis sa naissance jusqu'à l'âge de la raison. C'est ce que précise Erny :

L'éducation ainsi liée au statut social de la personne ne s'arrête pas avec l'enfance et l'adolescence, mais elle développe un projet d'ensemble qui prend

l'homme à la naissance pour le mener jusqu'à la tombe ; elle est permanente et graduelle et à chaque nouvelle étape de la vie.

Erny (1976, p. 21)

Dans cette perspective, l'éducation par les proverbes est fondamentale en milieu mpièmö de la Sangha-Mbaéré. De l'enfance à l'âge adulte, l'individu est donc pris dans le tissu social et il devient peu à peu un homme du groupe, partageant les valeurs, la morale, les coutumes, les interdits, le savoir-être et le savoir-faire du groupe. Ainsi, même si la société mpièmö exige que tous respectent certaines règles de vie, elle n'empêche aucunement l'épanouissement de chaque individu. L'éducation, telle que nous la recevons, ne s'adresse pas seulement aux parents ou aux enfants ; elle s'adresse à tout être vivant tout au long de sa vie, le faisant monter sans cesse vers les sommets de la vie morale.

2. Éducation et contextualisation du proverbe en milieu mpièmö

2.1. L'éducation traditionnelle

L'éducation traditionnelle paraît incontournable dans les sociétés orales africaines en général, et en particulier chez les Mpièmö de la Sangha-Mbaéré puisque l'enseignement des parents, oncles et aînés vise à apprendre à l'enfant comment il doit se comporter dans la vie. Les différentes formes de la littérature orale remplissent sous ce regard plusieurs fonctions dans la société mpièmö. Source de distraction, elles ont également une valeur éducative pour les jeunes, diffusent les rituels et les croyances, encouragent la conformité aux normes culturelles, et apportent un soulagement psychologique dans un cadre institutionnalisé. Souvent, une consigne de bonne éducation est ajoutée à la fin des contes racontés aux enfants pour insister sur ses implications morales.

Les devinettes servent à dégourdir l'esprit des jeunes gens, tout comme les énigmes dont on ignore les réponses. Les mythes quant à eux font autorité en matière de croyance surnaturelle et de pratique rituelle, et servent à justifier la propriété terrienne, la position sociale et l'autorité politique. Les proverbes sont des phrases courtes précises avec comme objectif l'enseignement du bien et le rejet du mal. Ils peuvent être perçus comme de petites anecdotes présentant entre deux personnes des idées un peu drôles dont le but est de corriger les tares de la société. On y recourt quotidiennement pour éduquer les jeunes aux habitudes et comportements acceptés par le groupe social. Pour comprendre le message caché que véhicule les proverbes employés généralement par les anciens, il faut intégrer l'école de sagesse, c'est-à-dire être dans le cercle des initiés, dépasser le cadre des profanes.

2.2 Les proverbes mpiëmö et les thèmes éducatifs

Dans la communauté mpiëmö, les proverbes sont d'un usage extrêmement courant. Il est rare qu'une conversation ou une discussion se déroule sans qu'un ou plusieurs soient cités. Les proverbes abordent divers thèmes dont les plus usuels sont : la solidarité, la reconnaissance, la fidélité, la prudence, le courage, le suivisme, la famille et la désobéissance.

- Thème de la solidarité et la fidélité

La solidarité est d'après *Le Grand Robert* « une relation entre personnes ayant conscience d'une communauté d'intérêts, qui entraîne, pour un élément du groupe, l'obligation morale de ne pas desservir les autres et de leur porter assistance ». C'est aussi une obligation d'assistance mutuelle ou un sentiment d'humanisme qui pousse à assister autrui. Dans la communauté mpiëmö de Nola, tous les proverbes traitant de la solidarité tournent autour des idées telles que : *L'union fait la force ; On a toujours besoin d'un plus petit que soit* ou des leçons de morale présentant la valeur ou l'importance d'une solidarité entre les hommes. Ces deux proverbes nous l'expriment mieux. *Mbo woro, ya péra doumon. Un seul bras n'embrasse pas un baobab*, ou encore *Une seule main ne peut applaudir. Un seul morceau de bois donne de la fumée, mais pas le feu. Un seul brin de paille ne balaie pas la cour*. Il va de soi que pour embrasser un baobab, il faut nécessairement l'union de plusieurs personnes. Dans un village, un planteur a désherbé une surface d'un hectare de caféier, mais n'a pas de moyens financiers ni d'enfants pour l'aider à sarcler son champ. Celui-ci se met à travailler seul son champ. Finalement les mauvaises herbes ont envahi une bonne partie de son champ. Un jour, de passage, un encadreur surgit dans le champ et lui demande pourquoi il n'a pas travaillé son champ à temps pour le laisser envahir par les mauvaises herbes. C'est à cette occasion que l'encadreur énonce ce proverbe *Mbo woro, ya péra doumon*, ce qui signifie : *un seul bras n'embrasse pas un baobab*. Il était impératif de demander de l'aide auprès des autres villageois.

Une autre situation d'emploi est celle d'un jeune homme qui décide à seul de creuser les trous de rats. Mais à peine va-t-il commencer que les rats sortent par une issue de secours. A seul, il ne peut les rattraper et on comprend alors ici le sens du proverbe *Mbo woro, ya péra doumon*, en d'autres termes, une seule main ne peut applaudir. Si la solidarité est un ciment des liens sociaux, la fidélité l'est encore plus et dans un contexte de réciprocité. Au fait, la fidélité est la qualité d'une personne fidèle à son conjoint. Elle est aussi une constance dans les sentiments et les relations. La coutume mpiëmö voudrait que les conjoints soient fidèles l'un à l'autre dans le domaine sexuel et évite l'adultère qui est la source des infections sexuellement transmissibles. C'est pourquoi on dit ce proverbe au sujet des

femmes : *Me ko miang agba yari pérà*. Femme/ qui/ marche /doit pas/mélanger/ses démarches.

Habituellement, une femme qui est mariée ne doit pas mélanger ses démarches. Dans la société mpièmö, certaines femmes mariées et mal éduquées ont tendance à courir les jeunes. Souvent, elles excitent les jeunes du village par leur manière de s'habiller, de jouer ou de parler. Dans un village, un jeune homme, commerçant ambulante a épousé une femme. Le jeune homme a mis tous les moyens nécessaires à la disposition de sa femme et est parti à Yokadouma faire des achats. Sa femme avait l'habitude de s'habiller en laissant son dos et son bas ventre dehors. Profitant alors de l'absence de son mari, elle sort la nuit à la rencontre d'un jeune homme du village. Les vieilles femmes qui l'observent l'appellent et énoncent ce proverbe : *Me ko miang agba yari pérà*. Ce qui signifie qu'une « femme mariée ne doit pas mélanger ses démarches ». L'image de « ne doit pas mélanger ses démarches » voudrait dire : ne pas se comporter infidèlement. Le proverbe est de ce fait une mise en garde. La femme infidèle ne saurait mesurer les conséquences désastreuses de l'infidélité.

- *La prudence et le courage*

La prudence est une attitude d'esprit d'une personne qui s'applique à éviter des malheurs possibles. Ainsi, dans la vie de tous les jours, que ce soit dans les champs, à la pêche, à la chasse ou au village, le jeune mpièmö doit être prudent en toutes circonstances. Il doit toujours rester sur le qui-vive afin de faire face à toutes les difficultés qui pourraient d'un moment à un autre survenir. Il faut être prudent dans tout ce que l'on fait. C'est pourquoi on énonce : *Ngoé mon douma gbé, ari djisso noumbo mè têngo ma mounon*. Ce qui signifie : le phacochère tombé dans le trou ne supporte pas l'odeur de la terre fraîche. On dira que celui qui est tombé dans le trou craint les digues d'un trou. Au fait, dans la forêt, on peut facilement tomber dans un trou si on ne fait pas attention. Ainsi, celui qui a été victime de cet accident craint l'odeur de la terre fraîche. Un jeune, accompagné de ses amis part pêcher dans la rivière Sangha. Au moment où ils commencent à poser leurs filets, un gros crocodile surgit et fonce sur eux. Ils se sauvent grâce à un chasseur qui est au passage. Ils reviennent des heures plus tard récupérer leurs filets. De loin, l'un d'eux voit un tronc d'arbre dans l'eau et pris peur. Il peut employer ce proverbe pour expliquer les raisons de sa peur *Ngoé mon douma gbé, ari djisso noumbo mè têngo ma mounon*. En outre, dans le thème de prudence, on peut aussi exprimer le proverbe *Ti wa siang miali noni, wo ndé mboumon yè*. Connait oiseau pas/mange œuf pas. Ce qui traduit veut dire : Si tu ne connais pas l'oiseau, ne mange pas ses œufs ou encore *Si tu ne connais pas le village, tu y épouseras une sorcière*. Les jeunes mpièmö ont l'habitude d'aller dans la forêt rechercher des œufs d'oiseaux.

Dans leur cueillette, ils doivent faire attention pour ne pas ramasser les œufs des oiseaux totems. Deux jeunes hommes vont très loin de leur village vendre des vivres. Arrivés sur le marché, ils installent leurs marchandises. Une très belle fille vient acheter quelques produits. Sous le charme de sa beauté, l'un des deux jeunes hommes propose de revenir demander la main de cette charmante fille. C'est ainsi que son ami lui rappelle : *Ti wa siang dali, oba lembo*. Ce qui signifie *Si tu ne connais pas le village, tu y épouseras une sorcière*. Ainsi, pour échapper à des situations désastreuses, le jeune mpiëmö doit être toujours prudent dans le choix de sa future épouse.

Mais si nous sommes prudents, il faut dans certaines circonstances avoir le courage, qui est une force morale. Le courage est le fait d'agir malgré les difficultés, c'est aussi l'énergie dans l'action. Il est le fait de ne pas avoir peur ; c'est une force devant le danger ou la souffrance. La société mpiëmö voudrait que les jeunes soient courageux devant une situation dangereuse ou une souffrance. C'est ainsi que les Mpiëmö citent ce proverbe : *Pedo i ndiki pèli*, ce qui traduit littéralement veut dire : Fuite/sauve/esclave (La fuite sauve un esclave). Devant une situation difficile, la fuite est la meilleure solution pour se sauver la vie. Ainsi dans un village, trois jeunes hommes sont partis à la chasse au fusil. Sur le chemin, ils tuent une antilope et le transportent jusqu'au campement choisi pour la chasse. Le lendemain, l'un des trois est resté au campement pour fumer la viande pendant que les autres partent chasser. De loin, les braconniers sentent la fumée qui se dégage. Ils se rapprochent du lieu et s'empare de la viande boucanée. Ils rouent le gardien de coup et ramassent tout ce qui se trouve sur le lieu (viande, sucre et autres produits de première nécessité). Le jeune homme pris en otage est contraint de suivre ses maîtres (bourreaux) avec ces lourds fardeaux à la tête pour une destination inconnue jusqu'à la tombée de la nuit. Comme ils ne peuvent pas continuer de marcher la nuit tombée, ils décident de se reposer pour reprendre la marche le lendemain matin. Vers minuit, pendant que ces malfrats dorment à point fermé, le jeune homme rampe et parvint à s'évader et regagne son village. C'est ainsi qu'à son arrivée, lorsque les gens du village sont venus le voir, pour leur expliquer les faits, il énonce ce proverbe qui dit : *Pedo i ndiki pèli*, ce qui veut dire *La fuite sauve un esclave*. Dans la société mpiëmö, les jeunes ont l'habitude de fuir lorsque leur vie est en danger. Fuir devant un tel danger n'est pas synonyme de faiblesse, plutôt un signe de sagesse.

- *Le mariage et la famille*

Le mariage est une union légitime d'un homme et d'une femme. Que ce soit dans la communauté mpiëmö de la Sangha-Mbaéré ou dans toutes les sociétés du monde, le mariage est considéré comme l'acte qui permet à l'homme et à la femme

de se retirer de leurs parents afin de former leur foyer et de procréer. Dans la communauté mpièmö, le mariage ne doit pas se faire dans la précipitation. Ainsi, pour réussir un mariage, on doit le préparer suivant les règles traditionnelles de fréquentation, fiançailles, demande de main et la dot. C'est à l'issue du grand événement qu'est le mariage qu'on peut énoncer ce proverbe : *Ti mori yo gnouang kami chongo, a djiki wo ti nkonon. Goua mori ye wo miang, a yéwo adjéng.* « Celui qui veut te sauver de la famine te donne une nourriture de valeur et celui qui veut que tu aies une descendance te donne une femme. » La boule de maïs est rangée dans la catégorie des repas très précieux chez les mpièmö. En effet, si quelqu'un vous la sert à manger, sachez que celui-là vous aime du fond de son cœur. De même que la femme qu'on vous donne sert à procréer votre progéniture afin que la lignée puisse se perpétuer. Enfin, celui qui voudrait sauver son frère d'une situation difficile ne doit pas hésiter à faire de grands sacrifices. Lors de notre enquête sur le terrain, notre informateur Pascal Assomon (55 ans) nous raconte cette histoire :

E1 : C'était une journée de samedi vers 10h30 que les parents de mon gendre se sont rassemblés devant ma case pour régler la dot de ma fille. Comme nous étions avertis d'avance de leur arrivée, les femmes de ces deux familles ont préparé du repas et des boissons traditionnelles (vin de palme et vin de maïs). Tout le village était rassemblé devant ma cour. Le chef du village a ouvert la séance puis a redonné la parole à l'un des parents de mon gendre pour qu'il se prononce. C'est ainsi que dernier en prenant la parole a cité le proverbe : *Ti mori yo gnouang kami chongo, a djiki wo ti nkonon. Goua mori ye wo miang, a yéwo adjéng*

Dans ce message, l'émetteur voudrait remercier l'accueil chaleureux qu'on leur a réservé ainsi que la valeur de la femme qu'on voudrait leur donner pour l'accroissement de leur descendance. Le proverbe ne se dit pas n'importe comment, mais il est énoncé pour élucider un fait. Ce jour-là, beaucoup de proverbes ont été cités sur le mariage tels que : *Ti ho bà, i kolo bogui bègui.* Quand on se marie, c'est pour fonder une famille et agrandir la lignée. Chez les Mpièmö les liens familiaux sont d'une importance capitale. Au sens large, la famille est un groupe de personnes unies par le sang ou les alliances. Au sens restreint, ce sont des personnes apparentées vivant sous le même toit et spécialement, le père, la mère et les enfants. La communauté mpièmö voudrait que les liens familiaux ne se disloquent pas. Les parents doivent s'entraider afin que l'un d'eux ne puisse se lamenter. C'est ainsi que lorsqu'un enfant mpièmö est dans une situation difficile et qu'un autre lui prête main-forte, celui-ci peut énoncer ce proverbe en guise de reconnaissance : *Mbori bè gnon mbéba.* En d'autres termes, l'homme est heureux quand il a un frère. C'est dire que celui qui vit seul est incomplet. Pour l'illustrer, dans un village voisin situé à 2 km de chez nous, il y a un boucher qui s'appelle Bikouaki. Il vendait chaque jour dans les petits marchés hebdomadaires. Un jour, il

est allé prendre en crédit un bœuf chez un Peulh (Mbororo). Ils ont discuté le prix et se sont arrêtés au prix de 150.000 CFA. Le boucher a avancé 100.000f et lui a promis de payer le reste après la vente.

Ayant vendu le bœuf, le boucher a connu un déficit. Ne parvenant pas à rembourser l'argent comme prévu, le Peulh était obligé de le convoquer à la mairie de Bilolo. L'audience a eu lieu le même jour et le boucher est arrêté. Le frère du boucher qui était présent ne voulait pas laisser souffrir son cadet au cachot. Celui-ci débourse une somme de 50.000 CFA et demande la libération de son cadet. Le prisonnier libéré, pour remercier son frère bienfaiteur énonce ce proverbe disant : *Mbori bè gnon mbéba*. Les mpièmö ne voudraient pas voir leur parent souffrir pendant qu'ils sont bien disposés. Nous comprenons ici que celui qui néglige les membres de sa famille ne sera pas accepté par la communauté mpièmö toute entière.

- *La désobéissance et la reconnaissance*

La désobéissance est l'action de désobéir à une loi ou un ordre. Désobéir, c'est ne pas obéir à quelqu'un, refuser de faire ce qu'il commande ou en faisant ce qu'il défend. La société mpièmö ne voudrait pas que les jeunes désobéissent à leurs parents ou aux anciens du village. La désobéissance apporte la désolation, le malheur sur la génération et au pire des cas, la malédiction. Ainsi pour éduquer certains jeunes qui désobéissent parfois à leurs parents, aînés ou amis ou pour leur faire la morale, on cite ce proverbe : *Wo sa issa sa wo. Ne/fais pas/ c'est pour/ne pas subir*. Nous pouvons aussi traduire par : « Si tu prends le chemin de "je m'en fous", tu vas te retrouver au village de si je savais. » Dans la société mpièmö, il y a certains jeunes mal intentionnés qui rejettent en bloc les remontrances qui leur sont faites par les parents, aînés ou les amis. Leur manque de maturité peut les amener à subir des conséquences désastreuses. Souvent, lorsqu'ils veulent prendre conscience de leur manque de discernement, c'est souvent trop tard.

Dans un village, un adolescent avait l'habitude de faire des rapports sexuels avec ses amantes sans se protéger. Ses amis lui prodiguent de conseils sur l'importance de l'utilisation du préservatif pour éviter les Infections Sexuellement Transmissibles (IST) et les grossesses non désirées mais il ne tenait pas compte des conseils de ses amis. Un jour, il a décidé de se marier. Sa fiancée le contraint d'aller passer le test de dépistage du SIDA. Finalement son résultat est positif. La fille refuse le mariage et dévoile le secret. Toutes les filles du village le citent parmi les sidéens. Ne pouvant plus supporter les trahisons de ces dernières, il les réclame auprès du chef de village. C'est lors de ce procès qu'un ancien (notable) du village énonce ce proverbe pour étayer la circonstance : *Wo sa issa sa wo*, en d'autres termes celui qui te déconseille quelque chose, c'est pour ne pas subir. La désobéissance est

la source de tous les maux dont souffrent les jeunes centrafricains en général et en particulier les jeunes mpièmö de Nola. Il est donc conseillé aux jeunes d'avoir les qualités telles que l'humilité, la douceur et la docilité.

Par contre, la reconnaissance est l'acte concret par lequel nous ressaisissons le passé dans le présent. Il est le sentiment qui pousse à éprouver vivement un bienfait reçu, à s'en souvenir et à se sentir redevable envers le bienfaiteur. La société mpièmö encourage les jeunes à la gratitude et au désintéressement. Ainsi, un jeune qui a quitté ses parents et a été hébergé par une tante pendant quatre ans à l'issue desquels il a obtenu son baccalauréat s'est senti redevable à sa tante. Intégré des années plus tard dans la fonction publique, il revient chez sa tante et cite ce proverbe : *Ta pio ta i non pa djéli à bè pa akenon*. Sans pluie pleut / chasseur pas vu/ trace antilope. Nous traduisons par : *S'il n'avait pas plu, le chasseur ne reconnaîtra pas les traces du gibier*. Les chasseurs habituellement posent ou tendent leurs pièges sur les traces des gibiers. Il faut donc que la terre soit humide pour qu'on voit les traces du gibier. Sans la pluie, on ne saurait où les gibiers sont passés. En employant cette image de pluie qui rend perceptible les traces du gibier, le jeune reconnaît que si sa tante ne s'était pas occupée de lui, il ne deviendrait pas une personnalité.

Conclusion

En milieu traditionnel mpièmö, les parents se servent des genres oraux pour éduquer les enfants et développent par ce biais leurs capacités intellectuelles et leur sens moral. Les divers enseignements des parents visent à apprendre à l'enfant à bien se comporter dans la vie pour être reconnu comme un élément appartenant à une communauté. L'enfant est amené à comprendre ce qui pourrait lui arriver s'il ne respecte pas les règles de la vie en société et les coutumes. Les diverses formes de la littérature orale remplissent plusieurs fonctions dans les sociétés mpièmö : sources de distraction, elles ont également une valeur éducative pour les jeunes, diffusent les rituels et les croyances, encouragent la conformité aux normes culturelles, et apportent un soulagement psychologique dans le cadre sociétal. Dans la société traditionnelle mpièmö, le proverbe est un viatique avec une fonction non ponctuelle. L'éducation globale et intégrée à la vie se fait par tout et en toutes les occasions, dans le contexte habituel du travail et du loisir. Elle n'a pas de limites strictes, elle se donne partout et en tout temps, car elle se moule à la vie. Elle est constante et permanente comme relève Dessalement : « L'éducation traditionnelle par les proverbes, du fait qu'elle se confond pratiquement à la vie concrète du groupe, est liée à tous les instants de cette vie [...] L'individu formé l'est aussi tout le temps ». Un enfant mpièmö éduqué par les proverbes est un grand homme qui sait se défendre face à toutes éventualités. Celui-ci a un tempérament calme face à toute attaque y compris des paroles choquantes. L'expérience a démontré que les jeunes mpièmö de Nola, éduqués par les

proverbes sont souvent taxés de doux car ils ne réagissent pas vite ; il leur faut un temps de réflexion avant toute action quelconque. Ainsi, le respect, l'humilité, l'obéissance, l'amour, la tolérance, la générosité sont les caractères repérables chez les enfants mpiëmö éduqués par les proverbes et c'est ce qui fait que la délinquance juvénile était limitée dans la Sangha-Mbaére, ce qui n'est plus le cas aujourd'hui où la téléphonie mobile et les cinés vidéo ont envahi la préfecture avec tous leurs effets pervers. Un enfant mpiëmö éduqué par les proverbes est semblable à un grand homme : il connaît les signes, les gestes, les mots de passe qui peuvent l'aider à se sauver en cas de danger. Ce jeune, connaissant les multiples jaillissements de sens des proverbes, sait comment prendre la parole devant un vieillard ou un adulte sans le froisser. Eduquer les jeunes par les proverbes c'est conserver, vulgariser les connaissances culturelles ancestrales pour des générations présentes et avenir.

Références bibliographiques

- Agence de Coopération culturelle et technique. (1984). *Atlas Linguistique de Centrafrique (ALC). Inventaire préliminaire : la République Centrafricaine.*
- Assanvo, A. D. (2017). « Proverbes baoulé : forme et valeurs ». *Les Cahiers Linguaték (LCL). Revue biannuelle du Centre de Langues Modernes Appliquées et Communication Linguaték, Université Technique « Geoghe Asachi » de Lasi (Roumanie) n° 1 ,2.*
- Beaud, S. & Weber, F. (2010). *Guide de l'enquête de terrain, Paris, La Découverte*
- Cabakulu, M & Kourouma, A, (2003). *Le grand livre des proverbes africains, Paris, Presse Chatelet.*
- Cauvin, J. (1990). *Comprendre la parole traditionnelle, Paris, Les Classiques africains.*
- Djachy, K. (2011). *L'étude sémiotique et linguistique des proverbes français.* Lask Ofycyna Wydawnicza LEKSEM, Poland.
- Durkheim, E. (1976). *L'éducation sociologique, Paris, Seuil.*
- Nora, Q & Los, B. (2004). *Comment planifier une stratégie de communication participative, Université Laval, doc 7-8.*
- Nda, P. (1988). *Le conte africain et éducation, Paris, L'Harmattan.*
- Durkheim, E. (1971). *La sociologie de l'éducation, Paris, Plon.*
- Erny, P. (1987). *L'enfant et son milieu en Afrique noire, Paris, L'Harmattan.*
- Sammy, P. (1985). *Géographie de la République Centrafricaine, Paris, Hatier.*
- Belinga, E. (1978). *Comprendre la littérature orale africaine, Paris, Saint-Paul.*
- Kizerbo, J. (1990). *Eduquer ou périr, Paris, L'Harmattan.*
- Touba, T. (1995). « Proverbes et mythes centrafricains », *Séminaire du CICIBA, Libreville, juillet.*
- Maloux, M, (1981). *Dictionnaire des proverbes, sentences & maximes, Paris, Larousse.*
- Milner ? G.-B. (1969). « De l'armature des locutions proverbiales. Essai de taxinomie sémantique » in *L'Homme. Revue française d'Anthropologie, Paris, EHSS, p. 49-70.*
- Rousseau, J.-J. (1966). *Emile ou de l'éducation [1762], Paris, Flammarion.*